

LE DRAME CONJUGAL I

Troisième partie du CHEMIN DES LARMES

J

LE VIVIER

Le château, construit au milieu d'un site des plus pittoresques, ayant des vues admirables, était une très belle et très agréable résidence d'été.

On vantait son parc où se trouvaient, disait-on, les plus beaux arbres de l'Isère.

On parlait aussi du grand Vivier de Verdaine où il y avait une merveilleuse abondance de poissons.

Ce petit lac, qu'une source voisine alimentait et qui avait à certains endroits, plus de trois mètres de profondeur, se trouvait à cinquante mètres environ du château, et il était bordé d'un côté par des roseaux, de très hautes herbes et des massifs d'arbustes divers, très épais, qui s'étendaient jusqu'à la lisière du parc.

On ne permettait jamais aux enfants de jouer de ce côté, bien qu'ils fussent, d'ailleurs, constamment surveillés.

—On ne saurait être trop prudent, disait le comte, un malheur est si vite arrivé !

Mais Georges et Isabelle aimaient beaucoup à voir les poissons qui se promenaient par centaines à la surface de l'eau, au soleil, et ils demandaient souvent à être conduits au bord du vivier afin de jeter des morceaux de pain aux poissons, ce qui les amusait énormément.

La population de la pièce d'eau était assez familière ; les poissons connaissaient les enfants, qui leur donnaient à manger, et dès qu'ils les voyaient paraître, ils arrivaient par bandes sur la rive.

Aussitôt commençaient la distribution des petits morceaux de pain sur lesquels se précipitaient les affamés, se les disputant dans un pêle-mêle, une bousculade indescriptible.

Alors, du côté des enfants, c'était des exclamations, des cris joyeux, des battements de mains, des rires. Et cela durait jusqu'à ce que le dernier morceau de pain jeté eût disparu, enlevé par le poisson le plus fort ou le plus adroit.

Un jour M. de Verdaine était parti immédiatement après le déjeuner pour Grenoble où, avait-il dit, une affaire importante l'appelait ; Paule, triste et songeuse, se promenait dans une allée du jardin.

Son jeune fils, qu'elle avait couché elle-même, dormait d'un profond sommeil, et elle avait laissé Georges et Isabelle jouant ensemble dans une salle du rez-de-chaussée.

Il pouvait être quatre heures et demie.

Soudain, le petit garçon et la petite fille accoururent près de leur mère, ayant chacun un gros morceau de pain à la main.

—Maman, dit le petit Georges, mène-nous donner à manger aux poissons.

—Oui, maman, oui, ajouta la petite fille, montrant son pain.

—Eh bien, mes mignons, venez, répondit la comtesse.

A ce moment, un coup de cloche annonça une visite.

—Mes chers petits, attendez-moi un instant, dit la mère ; si je ne peux pas revenir tout de suite, je vous enverrai Marguerite, votre bonne.

La comtesse s'éloigna, laissant les enfants seuls.

Non loin de là, Miro dormait ou faisait semblant de dormir, étendu sur l'herbe de la pelouse, à l'ombre d'un mélèze.

Mme de Verdaine était appelée pour recevoir deux voisines de campagne, la mère et la fille, elle les trouva au salon où on les avait fait entrer. Après les compliments d'usage et quelques autres paroles échangées, les visiteuses s'étaient assises.

La comtesse ne pouvait pas congédier ces dames brusquement ; elle sonna un domestique et le pria de dire à Marguerite de rejoindre les enfants, qui étaient au jardin pour les conduire à la pièce d'eau.

L'ordre fut transmis à la bonne, qui était occupée dans sa

chambre et qui crut pouvoir ne point se presser de descendre au jardin.

Après avoir attendu un instant, qui dut lui paraître bien long, le petit Georges finit par perdre patience. Il prit sa sœur par la main, et lui dit :

—Viens, viens !

Et tous deux, courant de toute la vitesse de leurs petites jambes, se dirigèrent vers le vivier par une large allée bordée d'ifs taillés en baie.

Ils arrivèrent à la pièce d'eau.

Que se passa-t-il alors ?

Quand Marguerite, enfin descendue de sa chambre, se mit à chercher des yeux les enfants dans le jardin, elle entendit tout à coup de grands cris poussés par le petit Georges. Ces cris venaient de la pièce d'eau ; plus loin, dans le parc, Miro aboyait furieusement, comme s'il eût été à la poursuite d'un lièvre ou d'un lapin.

La domestique, toute frissonnante, redoutant un malheur, s'élança vers le vivier.

Le petit garçon, debout au bord de l'eau et les bras tendus, continuait à remplir l'air de ses cris déchirants.

—Georges, mon petit Georges, où est ta sœur ? lui demanda Marguerite haletante.

—Là, là, répondit l'enfant, montrant l'eau.

La bonne, prise d'un tremblement nerveux, regarda. Mais à l'endroit indiqué, l'eau était troublée, elle ne vit rien.

Joignant alors ses cris à ceux du petit Georges, elle appela de toute la force de ses poumons :

—Au secours, à l'aide, au secours !

Ces cris de douleur et de désespoir traversèrent l'espace, arrivèrent au château et pénétrèrent dans le salon par une croisée ouverte.

La comtesse parlait ; subitement serrée à la gorge, la parole expira sur ses lèvres et, d'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes.

—Oh ! fit-elle, en portant la main à son cœur.

Son visage avait pris une teinte livide.

Elle attendit distinctement ce cri sinistre.

—Au secours !

—Mon Dieu, mon Dieu ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Et oubliant complètement les visiteuses qui s'étaient levées effarées, mais ne comprenaient rien encore, elle se précipita affolée hors du salon et prit sa course dans la direction de la pièce d'eau en jetant aux échos le nom de ses enfants :

—Georges ! Isabelle !

Après un moment d'hésitation, les visiteuses s'étaient élançées sur les pas de la comtesse. Le valet de chambre, la femme de chambre et la cuisinière, sortis en toute hâte, couraient aussi vers la pièce d'eau.

Mais la mère, aiguillonnée par l'épouvante, franchit la distance avec une rapidité vertigineuse et arriva la première au bord du vivier.

—Ah ! madame, ah ! madame ! fit Marguerite en sanglotant et en se tordant les bras de désespoir.

La comtesse avait déjà enveloppé son fils du regard

—Où est ma fille ? s'écria-t-elle.

—Tombée à l'eau !

La malheureuse mère poussa un cri horrible.

—Où, mais où, à quel endroit ? demanda-t-elle.

—Là, madame, là, à cet endroit où l'eau est troublée par la vase.

L'instant n'était ni aux questions, ni aux explications, ni aux reproches.

Sans hésitation, sans crainte du danger qu'elle pouvait courir, ne pensant qu'à son enfant qu'elle voulait sauver, s'il en était temps encore, Paule se jeta à l'eau. Ses pieds s'enfoncèrent dans la vase et il y eut autour d'elle de gros bouillonnements d'eau noirâtre.

Elle avait de l'eau au-dessus de la ceinture ; elle avançait péniblement, creusant la vase, écartant les larges feuilles de